



**Jean-Louis Gaillard**

**365 Histoires volume**

**Spécial Noël**

***ISBN 979-10-91848-04-6***  
***Numéro d'impression :***  
***Dépôt légal 4 Trimestre 2012***





## Table des matières :

Avant-propos .....	8
Le violon de Philippe.....	9
N’oubliez pas le Seigneur Jésus-Christ .....	14
Nourri par un corbeau .....	16
Je savais bien, maman, qu’elle serait là ! .....	18
Martine et Nicolas .....	24
Accueillons la misérable .....	29
Vente de calendriers providentielle .....	32
Petit oiseau, grand exemple .....	34
La revanche du chrétien .....	36
In extremis.....	38
Allégorie Noël .....	41
L’œuf de Jérémie (Pâques) .....	44
Lisa et sa poupée .....	49
Adrien et le Père Noël .....	53
Remerciements.....	59
Distributions et contact : .....	62



## **Avant-propos**

Nous nous retrouvons pour le 5<sup>ème</sup> volume (pour rappel, les volumes 1 à 4 sont déjà en librairie) et je suis certain que nous allons encore cheminer ensemble à travers ces histoires de Noël !

Je me souviens de ces Noël à la maison où mes parents nous faisaient de merveilleuses surprises témoignant de leur amour à notre égard. C'était pour nous une grande fête mais nous avions tendance à oublier l'origine et la signification de Noël.

C'est pourquoi ces histoires ont pour objectif de nous ramener au sens de Noël et de nous rappeler le plus grand cadeau que Dieu nous a fait : Jésus s'est fait homme pour venir nous sauver !

Bonne lecture...

Jean-Louis Gaillard,  
Pasteur Chaville 92.  
[www.eglisedechaville.net](http://www.eglisedechaville.net)

Les versets bibliques sont extraits de la Bible version Louis SEGOND, édition de 1975. Ils sont présentés de la façon suivante :

- en premier, le livre de la Bible : exemple Matthieu, soit Matthieu ;
- puis le chapitre : exemple 3, soit Matthieu 3 ;
- suivi du verset exemple 4 (Matthieu 3 : 4) ou des versets de 13 à 15 (soit Matthieu 3 : 13-15).



## **Le violon de Philippe**

Il est une expérience que je garde précieusement dans mon souvenir et qui illumina les sombres années de la crise économique qui sévit dans notre pays.

L'histoire commença quand un de nos garçons se mit à prier pour avoir un violon. Mon mari était alors pasteur d'une petite localité et nous avions tout juste de quoi vivre ; il n'était pas question d'instrument de musique ! Les vêtements de nos enfants m'étaient donnés en grande partie par des membres de l'Église et notre machine à coudre ne cessait guère de marcher, tant j'avais de travail pour transformer les habits donnés en robes, pantalons et chemises. La nourriture n'était pas abondante non plus, en ces jours-là : nous n'avions jamais eu faim, grâce à Dieu, mais nous devions économiser jusqu'au dernier centime.

Nous n'étions pas les seuls à vivre dans la pauvreté. Des centaines de personnes faisaient la queue, jour après jour, pour obtenir la soupe populaire, pour eux et pour leurs enfants. Impossible de trouver du travail ! Nous devions faire confiance à Dieu pour nos besoins quotidiens.

Nous, les parents, connaissions la raison de ces privations, mais c'était difficile pour nos enfants de renoncer à tout ce qui faisait plaisir aux filles et aux garçons de leur âge. Quand Philippe se mit à parler d'un violon, nous fûmes vraiment pris au dépourvu.

— Vous ne pouvez pas m'en acheter un ? A l'école, il nous donne des cours de violon gratuitement mais uniquement pour ceux qui possède l'instrument !

La gorge serrée, j'essayai de lui expliquer de mon mieux l'impossibilité de cet achat, en lui disant que nous devions être reconnaissants à Dieu d'être en bonne santé et d'avoir toujours eu à manger... Philippe avait toujours été un enfant très réfléchi. Quand j'eus fini de parler, il se plongea dans ses pensées quelques minutes puis, levant sur moi ses yeux voilés de larmes, il me dit :

— Maman, si Dieu peut nous donner tout ce que nous lui demandons, pourquoi ne me donnerait-il pas un violon ?

Que pouvais-je répondre ? Que nous devons toujours demander à Dieu des choses qui sont selon Sa volonté ; que s'Il voulait vraiment qu'il joue du violon, Il pouvait certainement pourvoir à l'achat de l'instrument... Mais je dois admettre que ma foi fléchissait. Je lisais dans ses grands yeux son ardent désir et je savais que des leçons de musique lui feraient le plus grand bien. Finalement, je lui dis sans trop d'empressement :

— Philippe, si tu crois vraiment et que tu ne cesses de prier, je pense que Dieu peut te donner ton violon.

Sa figure s'illumina :

— Alors, je vais prier tous les jours jusqu'à Noël ! déclara-t-il.

Je me dis : « Noël est encore loin, il oubliera cela durant ces quelques mois. »

C'est là que je me trompais grandement, car chaque soir, au culte de famille, notre Philippe ne manquait pas de demander à Dieu son violon. À mesure que le temps passait, j'éprouvais un certain malaise. Je me mis à chercher du travail pour gagner la somme nécessaire à l'achat, mais chaque fois que j'avais mis de côté quelques économies, un besoin plus urgent se présentait et j'en revenais à zéro.

— Seigneur, suppliai-je, aidez-moi à trouver l'argent nécessaire. Cet enfant croit fermement que sa prière sera exaucée, sa foi ne doit pas être ébranlée !

Pauvres, faibles mortels que nous sommes ! Si nous pensons que la réponse à nos prières dépend de nous ! Nous croyons connaître la méthode que Dieu emploiera pour l'exaucer. J'essayai de prier avec la même foi que Philippe, mais le ciel semblait d'airain et aucune réponse ne fut donnée à nos supplications.

Un jour, mon frère et sa famille vinrent nous rendre visite. Après le dîner, tandis que les enfants jouaient dans le jardin, ma belle-sœur fit une remarque qui me fit sursauter.

— Nous nous sommes demandé si Philippe aimerait avoir un violon, dit-elle.

Incapable de parler, je l'écoutais m'expliquer qu'ils devaient en acheter un neuf pour leur fils et que Philippe pourrait prendre celui qu'il avait maintenant, s'il le voulait. S'il voulait un violon ? Je racontai alors depuis combien de temps il priait pour cela ; tout fut arrangé sur-le-champ.

Une vague de soulagement et de reconnaissance envahit mon cœur, mais je décidai de ne pas donner l'instrument à Philippe tout de suite. Nous le cacherions et le lui donnerions à Noël.

L'enfant continuait de prier. Souvent il me demandait si j'avais l'argent pour son violon. Puisqu'il me le demandait de cette façon, je pouvais sincèrement répondre que non ; mais sa réaction était toujours la même :

— Je continue de croire et je l'aurai, disait-il tout joyeux.

La veille de Noël arriva ; j'étais couchée quand mon petit Philippe s'approcha de mon lit sur la pointe des pieds.

— Maman, demanda-t-il, n'as-tu pas l'argent pour le violon ? Tu l'as peut être commandé ?

J'embrassai son petit visage anxieux, mais lui répondit :  
— Non, mon chéri.

À ma grande joie, je ne vis aucune larme ; et aucune tristesse ne voila son regard :

— Je continue de croire et il sera là demain matin.

Quelle foi ! Rien d'étonnant à ce que Dieu ait pourvu. Dès que je fus assurée que les enfants dormaient profondément, j'allai à pas de loup dans la salle à manger pour mettre le violon et quelques petits cadeaux que nous avions pu nous procurer pour les enfants, sous l'arbre de Noël. Mon cœur débordait de reconnaissance envers notre Dieu si grand qui avait répondu à la prière d'un tout petit garçon.

Ce n'était certes pas un bel arbre et il était maigrement décoré de petites banderoles découpées par les enfants, mais aucun arbre de Noël ne me parut plus beau que celui-là, avec le violon brillant et reluisant sous ses branches. Pas besoin d'argent pour être heureux !

Le matin de Noël, ce fut une explosion de joie quand Philippe aperçut son cadeau :

— Je l'ai eu, s'écria-t-il, je savais que je l'aurais !

Il serrait précieusement son violon dans ses bras. Des larmes de joie coulaient sur mes joues et je voyais mon mari tout ému, lui aussi.

Quelques instants après, Philippe fixa sur moi son regard étonné et me dit :

— Mais maman, pourquoi ne m’as-tu pas dit que tu l’avais commandé ? Tu m’as toujours dit que tu n’avais pas l’argent ?

— C’était bien ainsi, lui répondis-je, je n’ai jamais eu l’argent pour l’acheter. C’est Dieu qui nous l’a envoyé gratuitement, et je lui expliquais comment dans la Parole de Dieu, il nous est raconté une histoire semblable : c’est l’histoire d’Elie.

*Elie était un homme de la même nature que nous, il pria avec insistance pour qu’il ne pleuve point, et il ne tomba pas de pluie sur la terre, pendant trois ans et six mois. Puis, il pria de nouveau, et le ciel donna de la pluie, et la terre produisit son fruit [...] et le ciel donna de la pluie.*

Epître de Jacques 5 : 17-18

### **N’oubliez pas le Seigneur Jésus-Christ**

Un fait divers se produisit il y a nombre d’années dans je ne sais plus quelle partie de l’Europe septentrionale. Le seigneur du lieu avait attendu depuis fort longtemps une descendance. Ses vœux venaient enfin d’être exaucés par la naissance d’un beau garçon. Une grande cérémonie se déroulait dans l’église voisine un froid matin d’hiver. On organisa un grand banquet et de multiples réjouissances aussitôt après, dans le château du seigneur.

Au milieu du repas, quelqu'un s'enquit du héros du jour, le nouveau-né de quelques semaines. On voulait le voir, l'admirer, s'extasier à son sujet. On dépêcha une servante pour le chercher : l'enfant n'était pas dans son berceau. Où pouvait-il bien être ? Nul ne l'avait vu depuis le début du festin. Il est vrai qu'il y avait tellement à faire ! Sans doute l'avait-t-on éloigné du bruit de la fête et reposait-t-il au calme à l'autre bout du château ! Mais dans toutes les pièces de ce dernier, l'enfant était introuvable.

Finalement, quelqu'un se souvint de l'avoir vu au retour de l'église, encore tout emmitouflé dans ses langes, sur la longue table dans le hall du château. C'est sur cette table que les invités avaient déposé leurs épais manteaux avant d'entrer dans la salle du festin. Il y avait là tout un amoncellement de vêtements... On les enleva en hâte. L'enfant était bien là, il était retrouvé ! Oui mais il était mort étouffé.

Cette histoire, que l'on m'assure être vraie, n'est-elle pas pour beaucoup, celle de la fête de Noël ?

On se réjouit, on s'amuse, on festoie, mais on a oublié la raison de cette fête. On a mis de côté, parfois même « étouffé » (peut-être sans le vouloir d'ailleurs) celui que Dieu a donné au monde, son Fils Jésus-Christ. Pourtant, il est venu pour sauver du désespoir, du péché, de la mort, afin de donner à la vie son sens et son éternité, pour ouvrir le

chemin de la communion avec Dieu... Lui faire place, c'est faire place au pardon, à l'amour, à l'espérance.

### **Nourri par un corbeau**

C'était au mois de décembre. Les rues de la ville étaient couvertes de neige et le froid était vigoureux. Dans une petite chambre du rez-de-chaussée, une pauvre veuve et ses quatre enfants pleuraient autour d'une table où aucun aliment ne se trouvait.

En ce mois, où chaque famille préparait de joyeux repas, où la plupart des enfants chantaient dans l'attente de ces fêtes, là, dans cette chambre misérable, il n'y avait que tristesse, et rien à manger.

Cependant le Seigneur connaissant cette profonde détresse, voulait une fois de plus manifester sa grâce en répondant à la prière de la foi.

— Mère, dit tout à coup l'aîné des enfants, ne m'as-tu pas lu dans la Bible la belle histoire du prophète Élie, auquel l'Éternel envoya un corbeau pour lui apporter du pain et de la viande ? Si je demandais aussi à Dieu de nous envoyer un corbeau ce soir, le ferait-il ?

La mère, qui n'avait pas trop de foi pour cela, répondit en hésitant :

— Oh ! Oui, si tu avais assez confiance pour le croire.



Le petit s'en alla aussitôt dans la chambre à côté, se mit à genoux au pied de son lit et dit :

— Seigneur Jésus, envoie-nous ce soir un corbeau comme au prophète Élie pour qu'il nous apporte de quoi manger. Je t'en prie, Seigneur. Amen.

Puis il revint tout content, embrassant sa mère en lui disant de ne plus pleurer, ouvrit toute grande la porte de la rue et se tint debout devant elle, les bras croisés et plein d'espoir, dans l'attente que sa prière soit exaucée.

Il était 10 heures du soir et la rue était solitaire.

Enfin, un bruit de pas se fit entendre et un homme élégant passa. En voyant cette porte ouverte et cet enfant debout sur le seuil, le monsieur s'arrêta, jeta un coup d'œil dans la chambre où brûlait une toute petite lampe et demanda au petit ce qu'il faisait là.

— J'attends, Monsieur, le corbeau qui doit nous apporter du pain ce soir, fut la réponse.

— Le corbeau ? Qu'est-ce que tu veux dire ? reprit le monsieur en entrant dans la maison.

La mère, un peu embarrassée pour expliquer la chose, raconta ce qui venait de se passer. Le Monsieur, très touché jusqu'aux larmes, regarda son costume ; il était le maire de la ville et, en outre, il était chrétien.

— Vraiment, dit-il, je suis habillé de noir comme un corbeau, c'est moi que Dieu envoie, sans doute. Prends ton panier, mon petit, et viens avec moi.

L'enfant, tout joyeux, fut bientôt prêt, son panier d'une main, l'autre main dans celle de l'homme riche et généreux, il revint bientôt avec son panier plein de pain et de viande et s'écria en rentrant en triomphe :

— Tu vois, mère, que Dieu a exaucé ma prière !

L'Éternel est près de tous ceux qui l'invoquent, en vérité. C'est Lui qui soutient l'orphelin et la veuve. L'Éternel montre son affection à ceux qui s'attendent à sa bonté.

La parole de Dieu nous dit :

*Invoke-moi au jour de la détresse, dit l'Éternel, et je t'en délivrerai et tu me glorifieras, Psaumes 50 : 15.*

### **Je savais bien, maman, qu'elle serait là !**

C'était un jour d'hiver dont le souvenir s'est gravé dans ma mémoire d'une manière ineffaçable. Nous souffrions d'un froid exceptionnel. Notre salaire ne nous était pas envoyé régulièrement et, même lorsqu'il nous parvenait, il ne suffisait pas à nos besoins. La plupart du temps, mon mari était absent pour des tournées dans le district. Nos garçons se portaient bien ; mais notre petite Chloé était souffrante. De toute façon, aucun de nous n'était suffisamment vêtu. Je

raccommodais et je raccommodais encore, tandis que mon courage allait diminuant jusqu'à l'extrême. Le vent soufflait à travers les fentes du plancher.

Nos paroissiens étaient bons et généreux, mais la région était très pauvre et chaque famille avait peine à se tirer d'affaire. Peu à peu, alors que j'en avais le plus besoin, ma foi commença à vaciller. De bonne heure dans la vie, j'avais appris à prendre Dieu au mot, et je croyais bien avoir appris à fond cette leçon. Mais maintenant, tout ce que je pouvais faire était de demander pardon à Dieu pour ma foi défaillante. Le manteau de mon mari était à peine assez chaud pour un temps d'octobre. Alors qu'il faisait si froid, il devait faire à pied des kilomètres pour présider des réunions ou des enterrements.

Souvent notre déjeuner ne comprenait que quelques biscuits et une tasse de thé sans sucre. Noël approchait ; les enfants comptaient vivement sur leurs étrennes. Sur le lac gelé, la glace était épaisse et étincelante et chacun des garçons désirait ardemment une paire de patins à glace. Chloé s'était mise en tête que les poupées de ma confection n'étaient plus présentables et en souhaitait une grande et belle, insistant pour que nous priions à ce sujet.

Je savais ses souhaits irréalisables, mais je désirais ardemment que chaque enfant ait son cadeau ! Il semblait que Dieu nous avait abandonnés, je ne parlais pas à mon mari de tout cela, car il travaillait avec tant de cœur que je le croyais aussi confiant que jamais. Je maintenais le plus

possible une apparence de confort dans la salle à manger, en faisant une flambée dans la cheminée, et je servais nos maigres repas d'une façon appétissante.

Le matin avant Noël, Jacques fut appelé auprès d'un malade. Je lui préparai un morceau de pain pour déjeuner, c'était tout ce que j'avais à lui donner. Lui mettant une écharpe autour du cou, je tâchai de lui murmurer une promesse de la Bible comme je le faisais souvent. Mais les paroles moururent sur mes lèvres, et il partit sans ce mot d'encouragement.

Pour moi, ce fut une journée de tristesse et de désespoir. Je mis les enfants au lit de bonne heure, car je ne pouvais supporter leur gentil vacarme. Quand Chloé partit, j'écoutai sa prière. Elle demanda explicitement une poupée pour elle et des patins pour ses frères. Lorsqu'elle me dit :  
— Tu sais, maman, je crois qu'ils arriveront demain matin de bonne heure !

Sa figure était si rayonnante que j'aurais voulu remuer ciel et terre pour lui éviter une déception.

Restée seule, je versai des larmes amères. Bientôt, Jacques rentra, glacé et exténué. Il retira ses bottes ; ses minces chaussettes partirent en même temps ; il avait les pieds rouges de froid. Je remarquai les traits tirés de son visage désespéré et je me rendis compte que, lui aussi, était à bout. Navrée et troublée à cette pensée, je lui apportai une tasse de thé. Il me prit la main et nous restâmes ainsi une

heure sans dire un mot. J'aurais aimé mourir, m'en aller vers Dieu et lui dire que Ses promesses n'étaient pas vraies. Mon âme était pleine de rébellion et de désespoir.

Un son rapide de tintement de cloche retentit. On frappa à notre porte. Jacques se précipita pour ouvrir. C'était notre diacre Philippe.

— Une caisse est arrivée en express pour vous, juste avant la nuit. Je l'ai apportée dès que j'ai pu, supposant que c'était pour Noël. J'ai pensé : quoi qu'il en soit, ils l'auront ce soir. Et voici une dinde que ma femme m'a demandé d'aller chercher pour vous. Ces autres choses vous sont, je crois, également destinées. C'étaient des pommes de terre et de la farine.

Il apporta la caisse et avec un cordial « Bonne nuit ! » Il remonta en voiture. Toujours sans parler, Jacques prit des tenailles et ouvrit la caisse. J'en tirai tout d'abord une épaisse couverture rouge et je vis qu'au-dessous elle était pleine de vêtements. Il me semblait alors que Jésus fixait sur moi un regard de reproche. Jacques s'assit et se couvrit le visage de ses mains.

— Je ne peux toucher à ces choses, dit-il. Je n'ai pas été fidèle lorsque Dieu m'a mis à l'épreuve pour voir si je tiendrais bon. Crois-tu que je n'aie pas vu combien tu souffrais, et je n'avais pas un mot de réconfort à te donner. Je ne peux dire combien il est affreux de douter de Dieu.

— Jacques, dis-je à mon tour, ne prends pas ces choses tellement à cœur. Moi aussi, je suis à blâmer. Demandons ensemble pardon à Dieu.

— Attends un moment, chérie, je ne peux parler maintenant.

Et il s'en alla dans une autre chambre. Je tombai à genoux et mon cœur éclata. En un instant, toute obscurité disparut. Jésus fut comme présent avec ces paroles d'amour : « Ma fille ! » De douces promesses de tendresse et de joie remplirent mon âme. J'étais tellement plongée dans la louange et dans la reconnaissance que j'en oubliai toutes les autres choses. Je ne sais combien de temps s'écoula jusqu'au retour de Jacques. Mais je savais que lui aussi avait trouvé la paix.

— Maintenant, chérie, remercions Dieu ensemble, dit-il.

Alors s'élevèrent de nos cœurs des paroles de louanges, des paroles bibliques, car aucun autre langage n'aurait pu exprimer notre gratitude, il était onze heures. Le feu allait s'éteindre, et la grande caisse était là. Nous n'avions encore rien vu d'autre que cette chaude couverture dont nous avions tellement besoin. Ranimant le feu, nous commençâmes à regarder nos trésors. Tout d'abord, un pardessus, juste à la taille de Jacques, je me mis à danser autour de lui, tant ma joie était grande. Puis un manteau, il insista pour me le voir mettre.

Mes impressions se reflétaient toujours sur lui, aussi nous nous mîmes à rire comme des enfants. Il y avait encore un costume et trois paires de caleçons très chauds, une robe chaude pour moi et des mètres de flanelle. La caisse contenait encore des bottes d'hiver pour chacun de nous. Dans les miennes se trouvait un billet que je possède encore et que je compte bien léguer à mes enfants.

C'était la bénédiction adressée par Jacob à Aser :  
*Tes souliers seront comme le fer et l'airain, et ta force durera autant que tes jours, Deutéronome 33 : 25*

La même main affectueuse avait aussi écrit un billet dans les gants destinés à James. On y lisait :  
*Car je suis l'Eternel, ton Dieu, Qui fortifie ta droite,  
Qui te dit : Ne crains rien, Je viens à ton secours. Esaïe  
41 : 13*

Cette merveilleuse caisse avait été remplie avec le soin le plus tendre. Elle contenait encore un costume pour chacun des garçons et une petite robe rouge pour Chloé, puis des gants de laine et des écharpes. Tout au fond, il y avait une boîte. Que contenait-elle ? Une grande poupée de cire. C'en était trop ! Jacques et moi ne pûmes retenir nos larmes de joie.

Mais bientôt nos exclamations reprirent, car à côté de la boîte se trouvaient deux paires de patins à glace, il y avait

encore des livres à notre intention, dont plusieurs que j'avais désirés, des histoires pour les enfants, des tabliers, des sous-vêtements, un gentil ours en peluche, des aiguilles, des boutons, du fil. Enfin une enveloppe contenant 10 dollars. Minuit avait sonné. Nous étions à bout de forces, la joie elle-même avait achevé de nous épuiser. Je fis une tasse de thé, nous prîmes un gros pain ; Jacques fit cuire des œufs reçus avec les provisions. Quel plaisir nous fit ce souper ! Nous restâmes assis devant le feu, passant en revue notre vie. Combien Dieu avait été fidèle et Son secours prompt !

Le lendemain matin, ce fut le tour des enfants ! En apercevant les patins, les garçons poussèrent des cris de joie. Chloé saisit sa poupée et, sans dire un mot, la pressa tendrement contre son cœur. Puis, elle alla dans sa chambre et s'agenouilla au pied de son lit. Lorsqu'elle revint, elle me dit à l'oreille :

— Je savais bien, maman, qu'elle serait là et, tu sais, j'ai voulu remercier Dieu tout d'abord.

À plusieurs reprises, nous avons traversé des temps difficiles, mais nous avons mis en Dieu notre confiance, ne redoutant rien autant que de mettre en doute Sa sollicitude.

Sans cesse, nous avons fait l'expérience que ceux qui se confient dans le Seigneur ne manquent d'aucun bien.

**Martine et Nicolas**



Je vais vous relater une histoire vécue. C'est une personne qui a connu Martine et Nicolas qui vient de me la raconter.

Dans un petit village de France vivait une maman nommée Martine, avec Nicolas, son petit garçon. Tous deux étaient bien pauvres et bien malheureux depuis que le papa les avait quittés. Pour subvenir à leurs besoins, Martine avait acheté un petit commerce modeste, situé dans un coin assez retiré du village, et les affaires n'étaient pas brillantes. La pauvre Martine avait bien du mal à joindre les deux bouts, et elle souffrait de ne pas pouvoir gâter son petit Nicolas. Jamais elle n'avait pu lui acheter le moindre jouet.

Le pauvre enfant, revenant de l'école où il avait de petits camarades plus favorisés que lui, se sentait bien triste. Martine aurait bien aimé que le commerce rapportât plus, car les revenus étaient maigres. Quand un représentant passait, elle rassemblait tout le contenu du tiroir-caisse pour pouvoir passer commande.

Un soir, rentrant de l'école où un petit camarade lui avait montré son cadeau d'anniversaire, Nicolas dit à Martine :  
— Maman, je voudrais bien, moi aussi, que tu m'achètes un jouet.

Martine, le cœur bien gros, lui répondit :  
— Mon chéri, tu sais combien je t'aime et je voudrais tant te faire ce plaisir, mais cela m'est impossible, nous sommes bien pauvres ; et j'ai juste assez pour acheter la nourriture de

chaque jour et tes vêtements pour aller à l'école. Peut-être aurons-nous plus de chance l'an prochain.

L'enfant ne dit plus rien, mais jour après jour ses yeux exprimaient sa tristesse.

Et la vie continuait ainsi, bien monotone et sans joie.

Nicolas grandit, et Martine pensa un jour qu'il serait bon pour lui d'aller à l'École du Dimanche, où il aurait d'autres petits camarades. Une année s'écoula, Nicolas devint moins triste, il ne demandait plus rien. Il avait appris à connaître Jésus.

À l'approche de Noël, chacun parlait à l'école, des cadeaux qu'il avait demandés au « Père Noël ». Nicolas savait que le Père Noël n'existait pas, et que seul Jésus peut nous accorder ce que nous lui demandons.

La veille des vacances, il rentra à la maison à l'heure habituelle ; puis, à table, pendant tout le temps du dîner, il resta silencieux ; il regardait sa mère, d'un air pensif.

Comme il ne disait rien, Martine lui prit la main et, caressant ses cheveux, lui dit :

— Oh Nicolas, mon petit, ne me regarde pas ainsi, ce n'est pas encore cette année que je pourrai t'acheter quelque chose... !

Et elle se mit à pleurer. Mais Nicolas, la prenant par le cou, répondit :

— Ne te fais pas de souci, Maman, toi, tu ne peux pas, mais Jésus, LUI, il peut tout ! C'est à lui que j'ai demandé mon cadeau de Noël, et je suis sûr qu'il me l'apportera.

Martine n'avait pas tant de foi ; elle lui dit :

— Et qu'est-ce que tu lui as demandé, au Seigneur Jésus ?

— Je lui ai demandé des patins à roulettes

Des patins à roulettes ! Martine n'en crut pas ses oreilles. C'était décidément trop cher pour Martine. Elle pensa au chagrin qu'aurait son petit garçon dans quelques jours... Cependant, elle dit :

— Mon cher enfant, Dieu veuille exaucer ta prière.

Dans les jours qui suivirent, Nicolas, plein de confiance, fut dans la joie.

La veille de Noël, Martine envoya Nicolas souhaiter la bonne année à sa grand-mère, bien que celle-ci ne se fût jamais souciée de son petit-fils.

En l'absence de l'enfant, un très vieil homme entra dans la boutique. La pluie dehors, était glaciale et, mal vêtu, transi, il demanda à Martine si elle ne pourrait pas lui donner un verre de vin pour se réchauffer. Émue de compassion, Martine lui fit chauffer un peu de vin et le lui offrit. Le vieil homme fut tout revigoré, et, tirant de dessous son capuchon un paquet enveloppé dans un papier sale, il le déposa sur le comptoir en disant :

— Merci, ma bonne dame, que Dieu vous le rende. Je suis chiffonnier, et voici, je vous laisse ce paquet que j'ai ramassé, il pourrait peut-être faire l'affaire de votre petit garçon... Adieu !

Et il disparut dans le brouillard. L'homme parti, Martine rangea sous le comptoir ce paquet peu décoratif.

Lorsque Nicolas rentra pour dîner, Martine lui demanda, se méprenant en voyant la joie de son garçon :

— Qu'est-ce qu'elle t'a donné, ta grand-mère ?

— Grand-mère ?... Elle m'a donné deux gifles !

Il se mit à rire et ajouta, tout joyeux :

— Maman, c'est demain Noël, sûrement que Jésus ne m'oubliera pas !

Le cœur de Martine se serra. Cependant, quand l'enfant fut couché, elle se souvint du vieux paquet et l'ouvrit. Elle resta stupéfaite. Une paire de patins à roulettes ! Quelque peu rouillés, il est vrai... mais, avec un peu de pétrole... Martine, vivement, se mit à l'ouvrage. Tout alla très bien, les patins prirent un aspect plus séduisant.

Et cette nuit-là, contemplant son enfant qui dormait paisiblement, un sourire sur le visage, Martine, elle, ne put dormir ; elle se reprocha son incrédulité, et demanda pardon au Seigneur d'avoir toutes ces années vécues sans se souvenir de l'amour de Jésus.

Le lendemain matin, quand Nicolas s'éveilla, elle lui remit un paquet bien fait, dans un papier neuf :

— Mon enfant, lui dit-elle, Jésus a entendu ta prière et il a vu ta foi. Regarde ce qu'il t'a envoyé !

Nicolas contempla un instant les beaux patins, objet de ses désirs. Puis il se mit à genoux pour remercier Jésus, et Martine s'agenouilla auprès de lui pour rendre grâces ensemble, au Seigneur qui les avait bénis ; elle promit à Jésus de se rendre dorénavant au culte avec Nicolas tous les dimanches, ce qu'elle avait négligé de faire depuis son malheur.

Désormais ils ne furent plus seuls, Jésus était avec eux, et maintenant Jésus bénit le travail de Martine. La joie et la prospérité étaient entrées dans la maison.

*Voici, dit Jésus, je suis avec vous tous les jours, Evangile de Matthieu 28 : 16-20*

## **Accueillons la misérable**

J'ai lu dans une revue, l'histoire suivante. Il y a de nombreuses années, le pays souffrait de disette. Par une rude

et froide journée d'hiver, une pauvre femme inconnue avait parcouru le village, mendiant de porte en porte.

Ses vêtements étaient propres, mais usés et rapiécés. Comme la neige tombait en abondance et que le vent soufflait avec force, la pauvre femme avait serré autour de sa tête un fichu qui cachait en partie ses traits. Elle tenait à la main droite un bâton et au bras gauche un panier. Dans la plupart des maisons, on ne lui donnait qu'une misérable aumône ; il y eut même quelques fermiers à leur aise qui la renvoyèrent avec dureté. Un seul villageois et ce n'était vraiment pas l'un des plus riches, la fit entrer dans la cuisine où régnait une douce chaleur et la fermière qui sortait du four un beau gâteau doré à point, en donna un gros morceau à la mendicante, qui, réchauffée, réconfortée, reprit sa route.

Quelques jours plus tard, les villageois furent tout surpris de recevoir une invitation de Mme la Comtesse, qui les priait de souper à son château. C'était bien la première fois que la châtelaine faisait une telle invitation ! Les braves paysans mirent leurs plus beaux atours et, un peu intimidés, arrivèrent au château à l'heure indiquée.

Des domestiques très stylés, les aidèrent à ôter manteaux, chapeaux et galoches et les introduisirent dans la salle du festin. Une grande table avait été dressée, elle était couverte de pièces d'argenterie, de cristaux et de fleurs. Chacun trouva sa place indiquée par une jolie carte fleurie.

Mais quelles ne furent pas la surprise et l'indignation des convives, de voir les valets leur apporter des assiettes contenant quelques croûtes de pain, un bout de fromage moisi, ou un os...

Seule une famille, assise près de la châtelaine, était servie de mets succulents : poulet rôti, salade, légumes rares.

Des murmures s'élevèrent dans la salle :

— On se moque de nous ! C'est honteux !

La châtelaine s'était levée, tous les yeux se fixèrent sur elle car elle semblait vouloir donner une explication.

— Mes amis, dit-elle, la mendicante qui s'est présentée chez vous, il y a quelques jours, c'était moi ! J'ai voulu mettre à l'épreuve votre bienfaisance. Hélas ! J'ai été déçue, car seule, dans tout le village, une famille m'a reçue avec bonté et a partagé avec moi ce qu'elle possédait. Les autres, voyez ce que vous avez donné, tout est là.

On imagine facilement les sentiments que ces invités éprouvèrent en écoutant ces paroles : Oh ! S'ils avaient su qui ils recevaient ce jour-là !

Il y a **plus** de vingt siècles que le Roi des rois est venu dans ce monde sous la forme d'un serviteur. Au moment où nous nous préparons à célébrer ce grand événement, fixons nos regards sur Jésus qui, de riche qu'il était, s'est fait pauvre pour nous et offrons-lui notre adoration. Mais que nos regards se tournent aussi vers l'avenir, vers sa seconde venue

qui sera l'avènement du Fils de Dieu, dans la puissance et dans la gloire. Et puisque Dieu nous a aimés jusqu'à envoyer son Fils unique pour nous sauver, que Jésus n'a point regardé comme une proie à arracher d'être égal à Dieu mais s'est dépouillé lui-même, en devenant semblable aux hommes, soyons les messagers de cet amour autour de nous, et que nos yeux soient ouverts sur les autres. Car Jésus a dit :

*Toutes les fois que vous avez fait du bien à l'un de ces plus petits de mes frères, c'est à moi que vous l'avez fait Mathieu 25 : 40.*

### **Vente de calendriers providentielle**

Je faisais du porte à porte, dans ma région, pour vendre des calendriers bibliques. Un jour l'un de mes fils m'avertit que dans la ville où il habitait, de nouvelles résidences avec de nombreux appartements, venaient juste d'être terminées ; toutefois, je ne pourrais pas y proposer mes calendriers car



il fallait connaître le code pour entrer dans les différents escaliers sécurisés par un digit code. En effet, pour sa tranquillité, chaque propriétaire (ou locataire) une fois entré, refermait aussitôt les portes.

Je ne sais si c'est la curiosité ou Dieu qui me guidèrent mais je m'arrêtai un jour pour m'en assurer. Subitement, le gardien des immeubles qui m'avait aperçu, courut vers moi et me demanda ce que je faisais là. Je lui précisai que je vendais de la littérature chrétienne et que je venais vérifier qu'il m'était impossible d'entrer sans connaître le code.

Subitement une idée me traversa l'esprit : je pris un calendrier et le lui offrit en cadeau. Il le prit aussitôt, souleva quelques feuillets, et s'exclama :

— Mais ce sont des paroles de l'Évangile, de la Bible... Ah ! Dans mon enfance, j'ai connu tout cela !

Soudain, il me regarda dans les yeux et d'un ton décidé me dit :

— Venez sonner chez moi, tel jour à telle heure. Je vous ouvrirai les portes des différents bâtiments, ainsi vous pourrez vendre vos calendriers.

Je n'en croyais pas mes oreilles ! Il tint parole et fit beaucoup plus ; non seulement il m'ouvrit l'une après l'autre les portes des entrées mais à chaque porte d'appartement, c'était lui qui sonnait, puis se plaçait face au « judas » ; les gens venaient voir qui avait sonné et à travers la petite ouverture, ils reconnaissaient leur gardien ; alors ils

ouvraient la porte en toute confiance, et c'est encore lui-même qui me présentait en ces termes :

— Voici un chrétien qui vend des calendriers bibliques utiles pour chaque jour de l'année ; achetez-lui aussi le vôtre.

Dans certains cas, il insistait pour décider les gens, au point que j'en étais un peu gêné. Sans mon fidèle allié, même toutes les portes ouvertes, jamais je n'aurais vendu autant de calendriers. Et l'aventure continua plusieurs années, jusqu'au jour où, malade, le gardien quitta son travail et je perdis sa trace ; mais la reconnaissance à son égard est restée gravée dans mon cœur.

Voici ce que nous dit Esaïe 48 au verset 17 :

*Ainsi parle l'Eternel, ton rédempteur, le Saint d'Israël :  
Moi, l'Eternel, ton Dieu, je t'instruis pour ton bien, Je te  
conduis dans la voie que tu dois suivre.*

### **Petit oiseau, grand exemple**

Un berger était intrigué par l'attitude d'un petit oiseau qui paraissait comme collé à sa branche ; les efforts qu'il faisait pour essayer de s'envoler étaient réduits à l'impuissance. Quelle pouvait bien être sa blessure, pourquoi ne réussissait-il pas à s'envoler ?

Le berger vit alors qu'un serpent s'était glissé au pied de l'arbre et commençait à se dresser, s'apprêtant à se jeter sur sa victime. L'oiseau était médusé, perdu.

Le berger n'hésita pas et d'un coup vigoureux de son bâton, il fracassa la tête du serpent puis, regagna son alpage, heureux d'avoir pu intervenir dans ce drame de la nature.

Mais quel ne fut pas son étonnement lorsqu'il s'aperçut que le petit rescapé le suivait et semblait ne pas vouloir se séparer de lui, il s'attachait à ses pas et, arrivé au chalet, il put voir « son oiseau » se percher sur le toit et entonner sa plus belle mélodie.

Ce récit authentique contient un magnifique enseignement : à Noël nous célébrons la venue de celui qui a écrasé la tête du « Serpent ». L'Ennemi semblait définitivement enroulé au pied de l'arbre de la vie. Quant à nous,

*Nous regardions comme certain notre arrêt de mort,*                    2  
Corinthiens 1 : 9.

L'envol n'était plus possible. Nous étions séduits, fascinés, empoisonnés. Il y avait à la fois de l'attrait et de l'effroi. Pris de vertige, nous ne nous appartenions plus.

Mais Jésus-Christ a donné au séducteur le coup mortel ; pour le pécheur libéré, c'est la grâce, celle de Noël, celle qui coule de la croix.

Qu'allons-nous faire ? Nous envoler comme si rien ne s'était passé et célébrer Noël en égoïstes ? Non !

*Vous qui étiez morts par vos offenses et par l'incirconcision de votre chair, il vous a rendus à la vie avec lui, en nous faisant grâce pour toutes nos offenses ; Il a effacé l'acte dont les ordonnances nous condamnaient et qui subsistait contre nous, et il l'a détruit en le clouant à la croix, Colossiens 2 : 13-14*

## **La revanche du chrétien**

En décembre 1943, je me trouvais depuis neuf mois dans un camp de concentration, maigre à faire peur, le corps couvert de plaies. La veille de Noël, le commandant du camp me fit chercher.

À mon arrivée, il était attablé devant un plantureux dîner. Il me fit tenir au garde-à-vous pendant tout son repas et ne cessa de me tourmenter parce que j'étais chrétien et que j'annonçais l'Évangile à mes compagnons de captivité.

Pour finir, on apporta le café avec des gâteaux. « Votre femme est une excellente pâtissière, remarqua le commandant en mangeant ceux-ci. »

Comme je ne comprenais pas, il expliqua :  
— Chaque mois, votre femme vous a envoyé un paquet de gâteaux dont je me suis régalé.

Ainsi, pendant que ma famille se trouvait fortement rationnée et que ma femme s'était privée pour faire ces colis, cet homme s'était régalingé de la nourriture de mes enfants !

Je répondis :

— Vous êtes un pauvre homme, commandant ; et moi je suis riche parce que je suis sauvé par le sang de Jésus-Christ.

Il se fâcha et me renvoya. La guerre terminée, je voulus le chercher. La plupart des chefs de camps avaient été fusillés mais lui s'était échappé et se cachait. Ce n'est qu'au bout de plusieurs années que je le découvris. J'allai le voir avec un ami. Il ne me reconnut pas.

— Je suis le N° 1245. Vous souvenez-vous de Noël 1943 ?

Il prit peur ainsi que sa femme et murmura :

— Vous êtes venu prendre votre revanche ?

— C'est bien cela, répondis-je.

Puis j'ouvris un paquet qui contenait un grand gâteau ; je demandai à sa femme de faire du café, et nous nous mîmes à table, les quatre, ensemble. L'homme finit par pleurer en implorant mon pardon ; une année plus tard, sa femme et lui acceptèrent Christ comme leur Sauveur.

*Vous qui étiez morts par vos offenses, il vous a rendus à la vie avec lui, en nous faisant grâce pour toutes nos offenses, Romains 12 : 13.*

## **In extremis**

C'était le mois de décembre, la veille de Noël. Arnaud descendait au village pour aller acheter des gâteaux pour ses enfants et des provisions pour les fêtes. Les petits auraient été déçus si leur père ne leur avait rien offert. Il allait profiter de cette course à la ville pour rendre aussi visite à son cousin malade.

Il s'était donc mis en route de bonne heure. La neige couvrait le sol et effaçait les sentiers. Le ciel était gris et les nuages bas.

— Bah ! Je connais bien ma route se disait-il.

Et, confiant, le solide montagnard avait rapidement atteint le fond de la vallée. Il espérait rentrer de bonne heure au chalet, avant que la nuit tombe car la nuit était très noire. Mais il avait oublié que les magasins étaient remplis de monde et que les vendeuses étaient débordées en cette veille de Noël. Il perdit beaucoup de temps pour ses maigres achats et fut retenu plus qu'il ne fallait auprès de son cousin malade.

Lorsque la nuit fut venue, Arnaud était encore bien loin de la maison. Il serait arrivé sans peine car il connaissait bien la montagne mais, malheureusement, la neige s'était mise à tomber. Il ne voyait plus rien.

À ce moment-là, une grande angoisse s'empara de lui. Tout en marchant, il se souvint d'une histoire entendue jadis à l'école : c'était l'histoire d'un paysan qui, bien que sachant qu'un clou manquait au fer de son cheval, ne l'avait pas fait

remplacer. Le cheval perdit son fer, glissa sur la route et se brisa une patte. On avait dû abattre l'animal. Cette histoire, banale sans doute, lui rappelait sa négligence. Il savait que sitôt après le chalet, le chemin sinueux bordait le précipice. Il y avait bien une barrière en cet endroit, mais elle était vermoulue et cassée par endroits. Sa femme lui avait souvent dit :

— Arnaud, pense aux enfants. Tu devrais remplacer cette barrière.

— Tu as raison, Marie. Je le ferai demain.

Et la barrière n'avait jamais été réparée.

Maintenant, Arnaud avançait, soucieux. La nuit était épaisse, trop épaisse pour qu'il pût apercevoir la lumière venant de la maison où l'attendait sa famille. En outre, il ne sentait plus le sentier sous ses pieds.

— Et si j'avais dépassé ma maison sans m'en rendre compte, songea-t-il ? Si j'étais au bord du précipice ?

C'est alors qu'il pensa à cette Parole de la Bible :

*Du bout de la terre je crie à toi, le cœur abattu ; Conduis-moi sur le rocher que je ne puis atteindre, Psaumes 61 : 2.*

Jamais Arnaud ne pria avec tant de ferveur. Il réalisa ce que dit l'Écriture :

*Dans ma détresse, j'ai invoqué l'Eternel, Et il m'a exaucé ;  
Du sein du séjour des morts j'ai crié, Et tu as entendu ma  
voix, Jonas 2 : 3.*

À la maison, Marie était inquiète. Elle essayait de cacher son angoisse aux enfants et cherchait à les occuper. Elle décorait la nappe de petites branches de sapin et des rameaux de houx. Elle avait aussi placé la lampe tout près de la fenêtre. Il faisait froid dehors, mais peu importait, il fallait sauver papa.

Hélas ! Sans le savoir, Arnaud avait dépassé le chalet et se trouvait à quelques pas seulement du précipice. Il pensa à une gravure qu'il possédait et sur laquelle on voyait un enfant qui cueillait une fleur au bord du précipice tandis que son ange gardien était là, prêt à le retenir. Et c'est exactement ce qui lui arriva en cette veille de Noël.

Alors qu'il était en danger, ses enfants entonnèrent un cantique de Noël.

« Hosanna ! Béni soit le Sauveur débonnaire.

Qui, vers nous, plein d'amour

Descend du sein du Père !

Béni soit le Seigneur qui vient du plus haut des cieux,

Apporter aux humains un salut glorieux ! »

Des bribes de ce cantique arrivèrent jusqu'au montagnard. Ce fut assez pour qu'il réalisât sa situation.



Alors, il ferma les yeux et resta un instant silencieux. Il tenait à dire un grand « MERCI ! » à Celui qui l'avait exaucé.

Il rentra au chalet et ce fut pour toute la famille une belle nuit de Noël.

*Du fond de l'abîme, je t'invoque, ô Eternel ! Seigneur écoute ma voix !* Psaumes 130 : 1

### **Allégorie Noël**

Un grand Roi réunit autour de son trône la foule immense des Grands de son Royaume, princes, ministres, grands commis du Royaume, se tenaient là en silence. L'instant était solennel. Un grand événement se préparait. Le Roi prit la parole et dit :

— Mon royaume est grand, il est sans limite. Et vous savez que je règne avec douceur, fermeté et puissance. Mes sujets me connaissent. C'est pour cela qu'ils me sont soumis et fidèles. Mais sans doute savez-vous que là-bas, au loin, à l'extrémité de mon royaume, une petite province s'est révoltée contre moi.

Un murmure courut dans les rangs et le Roi continua :  
— Je ne serai heureux que lorsque ces rebelles auront été remis dans le droit chemin. Ils sont peu nombreux, il est vrai ; ils sont faibles et ils se sont soumis par ignorance à un tyran qui les opprime jour et nuit. Ce sont aussi mes sujets.

Je les aime, et je voudrais leur rendre cette liberté que ce tyran leur a volée. Leur place est parmi nous.

Le Roi se tut un instant, et aussitôt l'un de ses ministres prit la parole :

— Envoie-moi, Seigneur, dit-il en s'inclinant devant le trône. Il n'est pas nécessaire que toute notre armée parte en guerre pour reconquérir cette province. Ma légion suffira. En quelques jours, j'aurai raison de ces rebelles par la douceur ou par la force et je t'apporterai les clefs de leur ville.

D'autres serviteurs du grand Roi s'approchèrent du trône et chacun réclamait l'honneur de conduire cette expédition lointaine.

Parmi les serviteurs et les soldats qui se tenaient aux portes du palais, le bruit courut qu'une province s'était révoltée et qu'une expédition se préparait contre elle. L'indignation de tous était grande, et chacun apprêtait ses armes, espérant compter parmi ceux qui iraient châtier les rebelles.

Soudain, un mouvement se fit dans la foule. On s'écarta avec respect. En un instant, le silence fut rétabli. Un sourire parut sur le visage du Roi quand il vit son fils s'approcher du trône et en gravir les marches.

C'était le portrait du Roi : majestueux, le visage rayonnant, empreint d'une grande douceur. Malgré son

regard perçant, une grande bonté émanait de lui. Le Roi tendit la main à son Fils. Celui-ci dit :

— Me voici, ô Père, pour faire ta volonté. J'irai et je ramènerai ce peuple, car ta gloire est la mienne. Laisse-moi partir aujourd'hui même.

Une ombre passa sur le front du Roi. Il lut dans les regards de son fils que celui-ci était déterminé. Il comprit à quel prix et par quel sacrifice, son fils allait ramener ce peuple rebelle. Face à cette détermination, le Père, lui aussi, saurait être fort. Et regardant avec une douceur ineffable cet unique héritier de son royaume, ce fils tendrement aimé, le Roi dit simplement :

— C'est bien. Va.

À ces mots, le palais retentit d'acclamations. Le brillant état-major donnait des ordres, les soldats s'apprêtaient au départ. Une foule nombreuse se pressait autour du Prince, le suppliant de dire quels généraux, quels officiers, quels corps d'armée il désignerait, pour aller écraser la troupe des rebelles. Mais lui, d'un geste, fit taire toute cette agitation et dit :

— C'est inutile, j'irai seul.

Les officiers, les ministres se regardèrent.

— Quoi, prince, s'écrièrent-ils, seul ! Mais tu n'y songes pas... Ils ne te recevront pas... Ils te maltraiteront...

— Ils me tueront, ajouta tranquillement le fils du Roi.

— Non, non, nous ne te laisserons point aller seul, s'écrièrent-ils tous ensemble.

Mais le Prince reprit :

— J'irai seul et je les ramènerai tous. Vous pourriez les vaincre, les écraser, les détruire, mais moi seul je peux les sauver. Ils me tueront, mais ma mort sera leur vie.

Dans un village nommé Bethlehem, en Judée, dans une étable, un petit enfant est né. Une étoile brillait sur son front. Au-dessus de son berceau, des anges invisibles le regardaient avec étonnement, avec admiration, avec amour. Et on lui donna le nom de Jésus, qui signifie : SAUVEUR.

*C'est lui qui sauvera son peuple de ses péchés,* Matthieu  
1 : 18-24.

## **L'œuf de Jérémie (Pâques)**

Jérémie était handicapé de naissance. Non seulement son corps était difforme mais il était aussi attardé mentalement. À douze ans, il était encore en deuxième année d'école primaire et paraissait incapable d'étudier. Il irritait constamment son institutrice. Il se tortillait sur son siège, bavait et poussait des grognements. Parfois, il parlait clairement et distinctement comme si un rayon de lumière avait pénétré les ténèbres de son cerveau.

Un jour, l'institutrice demanda aux parents de Jérémie de venir la voir à l'école. Elle leur dit :

— Jérémie devrait absolument aller dans une école spécialisée. Ce n'est pas juste qu'il soit avec des enfants plus jeunes que lui et qui n'ont aucun problème particulier pour étudier. Il y a quand même cinq ans de différence entre les autres élèves et lui.

La maman de Jérémie pleura doucement et son mari dit :  
— Mademoiselle, il n'y a aucune école de ce genre dans les environs. Jérémie serait très choqué si nous devions le retirer de cette école. Nous savons qu'il aime beaucoup cet endroit.

L'institutrice resta assise un très long moment après le départ des parents de son élève. Elle regardait par la fenêtre, la neige qui recouvrait le paysage. Le froid semblait pénétrer son âme. Elle voulait sincèrement aider ces gens-là. Elle ressentait leur souffrance. Après tout, leur enfant était gravement malade. Il risquait de mourir. Mais d'un autre côté, ce n'était pas juste de le garder dans sa classe. Elle devait enseigner à dix-huit élèves plus jeunes que lui et Jérémie était une source de distraction. Pourquoi continuer à perdre son temps ?

Comme elle réfléchissait à la question, un sentiment de culpabilité l'envahit.

— Oh, Seigneur, dit-elle tout haut, je suis encore en train de me plaindre alors que mes problèmes ne sont rien comparés

à ceux de cette pauvre famille. Aide-moi, s'il te plaît, à être plus patiente avec Jérémie !

À partir de ce jour-là, elle essaya vraiment d'ignorer les bruits de Jérémie et son regard sans expression. Un jour, il s'approcha de son bureau en boitant, traînant sa mauvaise jambe derrière lui.

— Je vous aime. Mademoiselle ! Cria-t-il pour que toute la classe l'entende.

Les autres élèves rirent et l'institutrice rougit. Elle balbutia :

— M... merci, c'est très gentil, Jérémie, mais main... maintenant, retourne à ta place s'il te plaît !

Le printemps approchait et les enfants étaient fous de joie à la pensée de la fête de Pâques qui approchait.

L'institutrice leur raconta l'histoire de Jésus et pour souligner l'idée de la « nouvelle vie », elle donna à chaque enfant un gros œuf en plastique.

— Maintenant, leur dit-elle, je veux que vous emportiez ceci à la maison et que vous le rapportiez demain après avoir mis dedans quelque chose qui exprime pour vous une nouvelle vie. Comprenez-vous ?

— Oui, Mademoiselle ! Répondirent les enfants débordants d'enthousiasme.

Tous, excepté Jérémie ! Il écoutait très attentivement, et ses yeux ne quittaient plus le visage de l'institutrice. Il ne fit même pas ses bruits habituels. Avait-il compris ce qu'elle avait dit sur la mort et sur la résurrection de Jésus ? Avait-il compris son devoir ? Peut-être devrait-elle téléphoner à ses parents pour leur expliquer le projet ?

Ce soir-là, l'évier de la cuisine de l'institutrice se boucha. Elle téléphona à son propriétaire et attendit une heure avant qu'il vienne. Après cela, elle avait encore des courses à faire, une blouse à repasser et un contrôle de vocabulaire à préparer pour le lendemain. Elle oublia complètement de téléphoner aux parents de Jérémie.

Le matin suivant, dix-neuf enfants vinrent à l'école en riant et en parlant et tous placèrent leur œuf dans le large panier d'osier qui était sur le bureau de l'institutrice. Après la leçon de mathématique, le temps d'ouvrir les œufs arriva.

Dans le premier œuf, l'institutrice trouva une fleur.  
— Oh, oui !, dit-elle. Une fleur, c'est certainement le signe d'une nouvelle vie. Lorsque les plantes sortent de la terre, nous savons que le printemps est là.

Une petite fille de la première rangée leva sa main et cria :  
— C'est mon œuf. Mademoiselle !

L'œuf suivant contenait un papillon en plastique qui semblait réel. L'institutrice le souleva et dit :

— Nous savons tous qu'une chenille change, grandit, et devient un papillon magnifique. Oui, ceci aussi est une nouvelle vie.

La petite Aurélie sourit fièrement et dit :

— Mademoiselle Meunier, cet œuf-là, c'est le mien !

L'institutrice trouva ensuite un morceau de rocher recouvert de mousse. Elle expliqua également que la mousse parlait de la vie. Benjamin cria du fond de la classe avec son visage rayonnant :

— Mon papa m'a aidé !

Lorsque l'institutrice ouvrit le quatrième œuf, elle retint son souffle. L'œuf était vide. Elle se dit que ce devait être l'œuf de Jérémie et qu'il n'avait sans doute pas compris les instructions. Si seulement elle n'avait pas oublié de téléphoner à ses parents ! Afin de ne pas l'embarrasser, elle mit doucement l'œuf de côté et avança sa main pour en prendre un autre. Soudain, Jérémie parla et dit :

— Mademoiselle, vous ne voulez pas parler de mon œuf ?

Troublée, elle lui dit :

— Mais Jérémie, ton œuf est vide.

L'enfant la regarda alors dans les yeux et lui dit :

— Oui, mais la tombe de Jésus était vide aussi !



Le temps sembla s'arrêter. Puis l'institutrice lui demanda :

— Sais-tu pourquoi la tombe était vide ?

— Oh oui ! répondit-il. Jésus a été tué et mis dedans. Et après, son Père l'a ressuscité !

La cloche annonçant la récréation sonna. Dès que les enfants furent sortis de la classe pour aller dans la cour, l'institutrice se mit à pleurer. Le froid intérieur se dissipait complètement.

Trois mois plus tard, Jérémie mourut. Ceux qui se rendirent à la morgue furent surpris de voir dix-neuf œufs au-dessus du cercueil. Tous étaient vides.

*Jésus, étant ressuscité le matin du premier jour de la semaine apparut d'abord à Marie, Marc 16 : 9-14.*

## **Lisa et sa poupée**

Noël avait été une fête magnifique. Lisa avait été particulièrement comblée. Comme elle était la première petite fille de Monsieur et Madame Dupont, ils l'avaient gâtée et lui avaient offert une poupée presque de sa propre taille.

Papi et Mamie étaient aux anges et en admiration devant leur Lisa, rien n'était trop beau pour elle.

Lisa avait cinq ans. A l'époque, la famille Dupont habitait un gros bourg à la campagne. C'était à peine plus

grand qu'un village. Leur maison donnait sur les bois. Ils avaient quelques voisins mais les maisons étaient espacées.

Ce premier jour de janvier, il y avait un petit rayon de soleil et Lisa jouait dans la neige avec plusieurs de ses amies. Elle leva les yeux et, sur la route, elle vit une petite fille qui marchait en boitant. Comme toutes les petites filles de son âge, Lisa était un peu moqueuse.

Donc, elle entra dans la maison en imitant la petite fille. Et bien sûr, elle exagérait un peu. Ses petites amies riaient bien sûr.

Elle croyait être drôle. Après être entrée dans la maison, elle lança triomphalement :

— Maman regarde !

La maman la regarda, étonnée. Elle lui demanda :

— Qu'est-ce que tu fais ?

— Mais je marche comme la petite fille, regarde par la fenêtre !

La maman était atterrée. La maman regarda par la fenêtre, et atterrée, reconnut la petite Anna.

La maman rassembla Lisa et ses amies. Ces dernières étaient les enfants de plusieurs familles qui faisaient partie de la même assemblée. Toutes connaissaient Jésus et avaient un cœur tendre. Elles avaient juste besoin d'apprendre certaines choses.

La maman leur demanda :

- Voulez-vous connaître l'histoire de cette petite fille ?  
— Oui, répondirent-elles en cœur.

La maman s'assit et elle commença son récit.

— Cette petite fille s'appelle Anna. C'était la semaine de Noël, il y a quelques années. Anna avait neuf mois. Sa maman était partie voir sa mère avec le grand frère, Jean, qui à l'époque n'avait que trois ans. Elle devait y passer la nuit. Elle avait laissé son petit bébé, Anna, à la garde du père. Elle ne voulait pas la faire sortir par cette froide soirée d'hiver. Le papa était seul à la maison. Il donnait le biberon à Anna tout en admirant le bel arbre de Noël. Les guirlandes de toutes les couleurs clignotaient dans la nuit. Anna s'endormit. Son père mit Anna dans son petit lit dans la chambre à côté du salon où clignotait l'arbre de Noël. Le père dormait lorsque une odeur âcre, une odeur de fumée le réveilla. Il courut dans le salon et il vit que tout était en flamme. L'arbre de Noël avait pris feu. Il voulut aller sauver son bébé, mais la chambre était remplie d'une fumée âcre et noire. Il ne pouvait plus revenir sur ses pas.

Il ne savait que faire pour sauver Anna. Il eut juste le temps de briser un carreau et il lança le bébé par la fenêtre. Mais lui ne pouvait pas passer par la fenêtre. Anna fut sauvée mais le papa mourut. Les secours étaient arrivés assez rapidement. Les médecins firent tout pour sauver le bébé. Elle ne mourut pas mais elle resta handicapée à vie. En effet, Anna avait de nombreuses fractures. Mais le pire était son bassin qui était

brisé. Il n'y avait rien à faire. Vous comprenez pourquoi elle marche comme ça.

Le soir, comme tous les soirs, la famille était réunie pour le culte en famille. Lisa pria :

— Pardon Jésus parce que je me suis moquée de la petite Anna. Je te promets de ne plus recommencer et je voudrais que tu m'aides à devenir son amie et de l'inviter à jouer avec ma grande poupée.

Le lendemain, Lisa vit Anna marcher sur le chemin. Lisa se tourna vers sa maman :

— Maman, veux-tu que je donne ma poupée à Anna ? demanda-t-elle.

La maman la regarda en souriant. Elle savait qu'elle n'avait pas besoin de donner sa poupée pour être pardonnée. Mais elle voulait lui manifester son amour. La maman lui répondit : « oui ».

Lisa prit sa poupée, et sortit. Elle appela Anna :

— Viens Anna, j'ai un cadeau pour toi.

Anna s'approcha, et Lisa lui tendit la grande poupée. La maman regardait la joie des deux fillettes, l'une heureuse de donner sa poupée et l'autre surprise et heureuse de la recevoir.

Après une petite demi-heure, Lisa rentra dans la cuisine. Elle s'écria :

— Maman, est-ce que Jésus est fier de moi ?

La maman la prit dans ses bras et lui dit :

— Jésus aime qu'on manifeste son cœur. Et moi je suis fière de toi.

## **Adrien et le Père Noël**

Adrien était né dans une famille chrétienne. Depuis tout petit ses parents lui avaient expliqué que Jésus était mort sur la Croix pour lui, et qu'Il désirait être le maître de sa vie. Les parents d'Adrien ne célébraient pas Noël. Et depuis toujours ils avaient appris à Adrien que le Père Noël n'existait pas et qu'à l'origine, c'était une invention d'une célèbre firme de limonade et que plus tard c'était devenu l'instrument de ce monde de consommation pour pousser les hommes à acheter toujours plus. Mais Adrien était jaloux de tous ses amis qui, à Noël recevaient pleins de cadeaux et qui disaient que c'était le Père Noël qui les avait apportés. En plus ces mêmes amis se moquaient de lui parce que dans la famille d'Adrien, le 24 et le 25 décembre étaient des jours comme les autres.

Cette année-là, Adrien était excédé. Après que ses amis s'étaient moqués de lui pour la énième fois, il avait pris sa décision. Il allait écrire au Père Noël. Et puis on verrait.

Alors en cachette, voilà ce qu'il écrivit :

*Cher Père Noël, j'espère que tu existes parce que mes parents ne croient pas en toi. Ils croient en Jésus, et ils*

*disent que tu n'existes pas. Je crois qu'ils se trompent, parce que je vois comment tu gâtes mes amis et je suis très jaloux. Je ne vais pas te demander de cadeaux par contre je vais te lancer un défi. Mon père risque de perdre son travail. Et je l'ai entendu parler à ma maman et lui dire qu'ils ne pourraient malheureusement pas envoyer mes sœurs à l'université. Quand mes sœurs ont entendu cela, elles ont toutes les deux beaucoup pleuré. Parce que l'une rêve d'être biologiste et l'autre kinésithérapeute. Papa et maman ont prié avec elles et ils ont dit que Jésus peut faire un miracle. Moi, j'en ai assez de Jésus. On ne parle que de Lui à la maison. Si tu fais ce que je te demande, je pourrai leur prouver que tu es plus fort que leur Jésus. Alors si tu pouvais m'envoyer 1 500 euros, comme ça je pourrais leur dire que le Père Noël est plus puissant que Jésus, et peut-être que l'année prochaine, on pourrait célébrer Noël, recevoir plein de cadeaux et manger de la dinde comme tout le monde. Moi je crois en toi.*

A la période de Noël, la poste organise un service spécial, chargé de répondre aux lettres écrites au Père Noël. Ainsi une centaine d'employés rédigent les « réponses » du Père Noël, renforçant ainsi la croyance au Père Noël et entraînant les enfants encore plus loin dans le mensonge.

Une des employés lut la lettre aux autres et ils décidèrent tous de faire quelque chose.

Comment peut-on à ce jour, croire dans des sornettes comme Jésus se disaient-ils entre eux. Ensemble ils plaignirent ce « pauvre petit garçon » qui ne célébrait jamais Noël et qui devait se contenter d'un repas ordinaire le 24 décembre alors que ses copains mangeaient plein de bonnes choses et recevait pleins de cadeaux. « Il faut faire quelque chose » se dirent-ils. « Il faut convaincre les parents de cet enfant que le Père Noël existe et qu'ils leur fallaient gâter ce pauvre petit » Ils firent une quête, et récoltèrent 750 euros qu'ils envoyèrent à Adrien.

Adrien était à la maison quand le facteur lui apporta les 750 euros en liquides. Il n'en revenait pas, alors le Père Noël avait répondu. Seulement comment se faisait-il qu'il n'ait envoyé que 750 euros alors qu'il avait demandé 1 500 ?

Avant d'aller voir ses parents avec les 750 euros, Adrien prit son stylo et écrivit.

*Merci Père Noël, j'ai la preuve que tu existes et je peux maintenant prouver à mes parents qu'ils ont tort. Dommage que les postiers aient été si malhonnêtes parce qu'ils ont gardé 750 euros. Tu devrais leur dire quelque chose. Mais c'est mieux que rien.*

Le 25 décembre, Adrien entra triomphalement dans la chambre de ses parents. « Le Père Noël existe et il m'a répondu. ». Il brandit les 750 euros et raconta son histoire, les

lettres et les réponses. « Maintenant on peut célébrer Noël. Ne serait-ce que pour remercier le Père Noël. » Il avait déjà oublié qu'il avait demandé les 500 euros pour ses sœurs. Les parents ne dirent rien, mais ils étaient consternés. Ils avaient essayé de détourner leur enfant de l'attrait du monde mais l'appel du monde était plus fort que tout. Le père dit simplement : « Donne-moi cet argent ». Adrien jubilait à l'intérieur. « Je suis sûr qu'il va acheter une dinde et des cadeaux, tant pis si on célèbre Noël demain le 26 ».

La journée se passa normalement. On ne parla de rien. A table, le père rendit grâce comme d'habitude. Le lendemain, Adrien était encore en vacances. Son papa rentra plus tôt. Il dit à Adrien : « Viens Adrien on va sortir ». Adrien ne pouvait plus attendre. « On va faire les courses, c'est sûr ». Il prit la main de son père et ils partirent. Adrien était très surpris que le père n'aille pas vers les magasins mais vers le bureau de poste. « Tiens je ne savais pas qu'il y avait un magasin dans ce coin ». Le père entra dans le bureau de poste et il se contenta de montrer un bureau sur la porte duquel était écrit : « Bureau du Père Noël ».

Il frappa à la porte. On cria : « Entrez » et là Adrien vit une centaine d'employés qui répondaient à des centaines de lettres. Il fut très choqué. Le père s'approcha de l'un d'entre eux. Il avait à la main la soi-disant réponse du Père Noël et les 750 euros. Il dit :



« Mesdames, Messieurs, je crois que cet argent vous appartient. Je suis venu vous le rapporter parce que je ne veux pas que mon fils croit à ces mensonges ».

Adrien et son père sortirent du bureau de poste. Ils marchèrent en silence. Après des minutes qui semblèrent interminables, le papa prit la parole :

« Tu vois Adrien, plutôt que de monter toute cette mise en scène, tu aurais dû nous parler. Nous aurions pu prier ensemble. Tu vois le but de Jésus ce n'est pas de te frustrer et de t'empêcher d'être heureux, bien au contraire. Mais pas de cette façon. Ce que le monde t'offre est un leurre, non seulement le Père Noël est un mensonge mais tous ces biens matériels n'ont jamais rendu quelqu'un heureux. Si tu creusais un peu sous la surface, tu verrais que beaucoup de tes amis qui se vantent ainsi, ne sont pas si heureux que cela ».

Adrien ne savait que répondre. Il savait que son père avait raison mais il était en colère. En colère contre Jésus. Au bout de quelques minutes, son père s'assit sur un banc, il prit Adrien dans ses bras, et il pria : « Seigneur montre à Adrien que toutes ces choses n'ont aucune réalité et révèle-lui ce qui se passe réellement dans le cœur de ses amis »

Adrien avait envie de pleurer.

A la rentrée, le premier jour de l'école, Cyrille, un de ses amis qui s'était le plus moqué de lui, s'approcha d'Adrien et lui

dit : « Tu sais les fêtes ont été un cauchemar. Mes parents se sont disputés tout le temps, je crois qu'ils vont se séparer. Pendant le repas de Noël, mon père a beaucoup bu et il a été odieux avec nous tous. Je vais te dire un secret, je déteste Noël, j'ai toujours détesté. Je n'aime pas les cadeaux que je reçois ; en effet, qu'est-ce que j'en ai à faire qu'un vieux bonhomme que je ne connais pas me fasse des cadeaux. D'ailleurs je ne crois pas au Père Noël. Je préférerais mille fois que mes parents m'avouent que ce sont eux qui font les cadeaux. Mais ce que j'aimerais par-dessus tout c'est qu'ils cessent de se disputer et qu'ils me disent qu'ils m'aiment. C'est toi qui a raison. J'aime l'atmosphère de ta maison. Tes parents ont l'air de s'aimer et c'est le plus beau trésor. Chez toi, il y a la paix. Ta maman est vive et généreuse et ton papa est tranquille et tellement présent, on sent tellement l'amour chez toi. Ça, ça vaut tous les trésors de la terre ».

Adrien était interloqué. Il n'avait pas réalisé qu'il possédait un trésor inestimable, que Cyrille et d'autres lui enviaient.

En rentrant à la maison, il pleura longuement dans les bras de son papa et de sa maman. « Pardon » disait-il entre deux sanglots, « vous êtes ce que j'ai de meilleur au monde, pardonnez-moi de vous avoir trompés. Pardonnez-moi de vous avoir fait souffrir ».

La morale de l'histoire c'est :

*Toute grâce excellente et tout don parfait descendent d'en haut, du Père des lumières, chez lequel il n'y a ni changement ni ombre de variation, Jacques 1 : 17*

Et la famille est une grâce excellente et un don parfait et on n'a besoin de rien d'autre si ce n'est de Jésus d'abord qui veut nous combler pleinement. Et qui Lui-même, en retour, nous distribue généreusement, ses "*grâces excellentes*".

**FIN**

## **Remerciements**

Merci d'abord au Seigneur Jésus qui m'a sauvé et sans qui je ne suis rien !

A Sonia mon épouse, fidèle à mes côtés depuis plus de 38 ans :

Merci pour ton soutien, tes conseils, ta sagesse, tes prières, ton dévouement et ta patience. Sans toi, je n'aurais jamais

pu aller jusqu'au bout. Merci pour toutes ces années de bonheur partagé. Tu as toujours été mon plus beau cadeau.

A l'Eglise du Seigneur, qui à travers les ministères m'a permis de vivre une vie harmonieuse avec le Seigneur !

Merci, au Ministère Apostolique du frère Michel HARDY (<http://reseauctmi.org/fr/>) qui a donné sa vie pour moi et qui m'a attendu alors que j'étais pris par mes folies et mes passions.

Merci aux frères et sœurs de l'Eglise de Chaville <http://www.eglisedechaville.org/> qui ont toujours été auprès de moi dans mes moments difficiles.

Merci pour leur patience et leur courage qui sont venus à bout de mes fautes d'orthographe et autres.

Merci à mes parents qui ont toujours été un grand encouragement pour moi !

Je tiens à remercier pour leurs conseils et leur autorisation d'utiliser certaines de leurs œuvres :

Le pasteur Lucien Clerc pour son livre Reflets de vérités  
La Bonne Semence (26000 Valence)

Alice Gray pour ses livres Histoires qui touchent le cœur

Olivier Le Febvre pour son travail créatif  
([www.compasseo.com](http://www.compasseo.com))

Kevin Quesse pour le montage audio ([www.canalframe.fr](http://www.canalframe.fr)).

Afsaneh BARBIER, Sonia GAILLARD. Charlotte CELESTIN et Nicole NOIZE, pour les corrections et relecture.

Merci à tous ceux qui, par leur amour, leurs prières et leurs encouragements, me soutiennent dans l'annonce de l'Evangile !

**Distributions et contact :**

Jean-Louis GAILLARD  
22 rue Sadi Carnot  
92000 NANTERRE France  
Tel : +33(0)1 47 21 12 60

Pour toute commande de CD, DVD ou de livres

Cliquez sur :

[www.365histoires.com](http://www.365histoires.com)

[www.jlgaillard.com](http://www.jlgaillard.com)

